

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [69] - 100 p.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

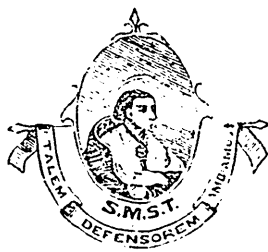
10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

LES
Annales Térésienues

PUBLICATION MENSUELLE

VII^e ANNEE 3^e LIVRAISON

NOVEMBRE 1892



MONTREAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-EDITEUR

1626, rue Notre-Dame, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

7^{me} ANNÉE — NOVEMBRE 1892 — 3^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

VISITE DE L'HONORABLE G. A. NANTEL.—ADRESSE ET DISCOURS.—PENSÉES DE NOVEMBRE.—ÉCHOS DE LA ST-CHARLES.—PETITE CHRONIQUE.—NOTES DU MOIS.—PLACES DE SEMAINE.—LE DERNIER DES TÉLÉMAQUES.—PROPOS D'ÉCOLIERS.

VISITE DE L'HONORABLE G. A. NANTEL

ADRESSE ET DISCOURS

A l'occasion de la fête du 4 novembre, nous avons eu la visite de l'honorable G. A. Nantel, Commissaire des Travaux Publics. La veille dans la soirée, à la fin de la séance donnée par l'Académie, le président lut l'adresse suivante :

A l'honorable G. A. NANTEL,
Commissaire des Travaux Publics.

Monsieur le Ministre,

Avant de clore cette petite séance qui ne va pas sans vous rappeler un souvenir de jeunesse, sans vous remettre en mémoire une page de votre vie de collègue, il me

revient un grand honneur, il m'incombe une douce obligation à remplir.

Je ne m'arrêterai pas à l'idée, du reste bien légitime, de vous témoigner comment l'Académie Saint-Charles se tient honorée ce soir, a lieu de se réjouir en cette circonstance de sa fête patronale, de pouvoir offrir ses fauteuils, en présence d'un ancien, d'un de ses membres les plus distingués et qu'elle aime tant à compter aujourd'hui au nombre des siens.

Notre pensée doit s'élever plus haut en ce moment et notre sentiment se généraliser davantage. Oui ! monsieur le ministre, qu'il nous soit permis de saisir cette occasion pour vous exprimer publiquement la joie que nous éprouvons de voir un de nos frères les plus dévoués parvenu au faite des honneurs et désormais mis en mesure de travailler plus efficacement au bien-être de ses compatriotes.

Il appartient à l'*Alma Mater* de s'intéresser à la bonne comme à la mauvaise fortune de chacun de ses enfants, de participer à leurs joies comme de compatir à leurs peines ; avec nos félicitations et nos respects, nous vous présentons donc, monsieur le ministre, l'expression du bonheur que nous avons éprouvé en apprenant, l'an dernier, votre promotion au commissariat des Travaux Publics de la province de Québec.

Cette dignité, ajoutée à votre mandat de député de Terrebonne, non seulement nous honore, mais elle nous encourage. Car nous aimons à reconnaître, dans les honneurs qui vous sont décernés et dans la confiance qui vous est acquise, la récompense d'un travail assidu, d'une persévérante énergie, de ce *labor improbus* que vous avez connu et aimé au collège et qui finit toujours par triompher des obstacles et conduire au succès.

Jeunes, inexpérimentés, ayant à craindre le double mal qui nous tue : "l'absence de fermes convictions dans les intelligences et de généreux dévouements dans les cœurs," nous avons besoin d'exemples et d'encouragements qui stimulent notre ardeur au travail, nous avons besoin de maîtres qui nous démontrent l'importance de

savoir manier adroitement, de nos jours, cette épée à deux tranchants : la plume et la parole. Or, combien ces exemples sont puissants sur le cœur, combien les faveurs et les encouragements nous invitent à la reconnaissance, lorsque nous les recevons de nos frères aînés qui occupent un poste si élevé dans la société. *Exempla trahunt* : oui, surtout lorsqu'ils partent de haut ; les dons sont précieux lorsqu'ils nous viennent d'une main généreuse et puissante. Merci, monsieur le ministre, merci des uns et des autres.

“Le courage civil, on l'a dit, est rare, plus rare que la valeur militaire” ; on en pourrait certes dire autant des vertus chrétiennes dans la société. Puissions-nous, comme aujourd'hui, les rencontrer dans chacun des fils de l'*Alma Mater*, dans chacun des enfants de Sainte-Thérèse !

L'honorable M. Nantel répondit par le discours suivant :

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

MESSIEURS,

Je vous remercie profondément de cette démonstration en l'honneur d'un ancien, et de cette adresse trop flatteuse pour que je puisse, sans blesser la modestie, en accepter les éloges au pied de la lettre.

Vos paroles me vont au cœur, cependant : elles sont pour moi un encouragement à mieux faire, car elles éclatent à mes yeux comme un reflet lointain et pourtant vivace encore de ces enseignements précieux que j'ai puisés dans cette maison bénie de Ste-Thérèse, à laquelle je dois tant de bienfaits et tant de reconnaissance.

Vous m'avez ouvert vos portes toutes grandes, comme vous les avez ouvertes à bien des enfants pauvres dont la voix se joindra toujours à la mienne pour célébrer votre inaltérable charité et le dévouement indéfectible qui vous pousse à donner sans cesse, à donner toujours, des serviteurs à la religion et à la patrie.

Plus heureux que d'autres, je puis venir, ce soir, revê-

tu d'un caractère officiel, vous remercier de ce que vous avez fait et vous encourager à continuer fermement la grande œuvre que vous poursuivez, sans vous préoccuper davantage des clameurs que le dépit ou l'ignorance font s'élever contre vos méthodes d'enseignement.

Cet enseignement que l'on critique parfois pour le reprocher amèrement à nos maisons d'éducation supérieure, n'est-il pas consacré par l'expérience des siècles les plus éclairés ? Et si le progrès matériel marche par sauts prodigieux, à la fin de ce siècle *en prodiges fécond*, l'esprit humain a-t-il de nos jours dépassé les sommets où s'est porté le génie de la Grèce et de l'Italie anciennes ? Le cœur de l'homme a-t-il jamais été plus purifié, s'est-il jamais, par l'excellence de la vie, rapproché aussi près de son Créateur qu'au temps des grands âges de la chrétienté ? Or, votre enseignement classique ne repose-t-il pas sur ces deux époques de perfectionnement dans l'art et dans le bien ? Ne consiste-t-il pas à faire connaître et apprécier le beau dans ses plus éclatantes splendeurs, à faire aimer la vertu dans ses plus purs épanouissements ?

Non, non, vous ne réussirez pas à souiller l'éclat de notre enseignement classique, messieurs les barbouilleurs de papiers à scandales. Cet enseignement est au-dessus de vos atteintes ; il a subi l'épreuve des siècles et il reste intact sous les morsures diverses de tous les obscurs blasphémateurs qu'il n'a cessé d'inonder de ses flots de lumière. Si vous le dédaignez, c'est que vous n'avez pu en goûter les beautés, à votre temps de collège, ou que, trop pusillanimes dans le monde, vous vous êtes bien gardés d'en faire passer les préceptes dans la conduite générale de votre vie.

Brûlant de secouer le joug du collège et la règle d'une salutaire discipline, vous êtes allés faire de piteux naufrages sur des récifs que l'œil vigilant de vos directeurs n'avait pas manqué de vous signaler ; l'entêtement, l'amour-propre, l'esprit de contradiction font vite oublier les sages leçons aux jeunes gens assez présomptueux pour se passer de l'expérience des anciens, mais c'est être mal né que de mettre sur le compte des institutions les dé-

boires variés et les mécomptes sans fin d'une incurable jeunesse.

Comment se ferait-il que l'enseignement de nos collèges rendrait impropre aux devoirs et aux luttes de la vie, quand il est la consécration de tous les courages, de tous les dévouements, de toutes les vertus publiques et privées ? Craignons une chose, messieurs, qui est de ne pas suivre assez ce que l'on vous enseigne ici, non d'en faire un trop grand cas.

Je suis fier d'avoir reçu l'instruction à ce foyer de science modeste et solide à la fois ; d'avoir pris mon éducation à cette école vivante de vertus civiques et privées, et si, je suis arrivé à quelque chose, c'est en suivant, hélas, bien misérablement je le confesse, les préceptes dont mes directeurs ont voulu imprégner ma jeunesse et dont l'observation ne peut faire que de bons citoyens et d'ardents patriotes.

On vous instruit ici des éléments des beaux-arts et des sciences qui forment l'esprit et façonnent le goût ; on vous inculque les principes de l'immuable justice qui élève les nations et fait grands les individus ; on ne cesse de vous répéter comment l'injustice et l'arbitraire dégradent et abaissent ; on vous pénètre des beautés et des grandeurs de votre patrie, dont l'histoire étonnante est remplie de leçons fructueuses pour la vie de l'homme public comme du simple citoyen ; on vous apprend à vouloir et à faire, ce qui est tout un, pourvu qu'un jugement éclairé par la connaissance du cœur humain et rectifié par l'expérience, domine l'intelligence et guide la volonté ; on entraîne le jeune homme par l'exercice journalier de toute les facultés ; on trempe son caractère en le mettant aux prises avec les rudes difficultés qu'on oppose à l'élève dans la préparation des devoirs de chaque jour ; on réprime ses ardeurs juvéniles et ses impétuosité pour lui enseigner que patience et longueur de temps valent mieux que colère et violence. On le prépare ainsi de toute manière, au sein de cette population à goûts divers, à penchants hostiles souvent, où grouillent déjà les germes de toutes les passions qui se développeront un

jour pour la glorification du succès légitime ou pour l'humiliation dans la ruine et la honte morale ; en un mot, on l'arme de pied en cap pour toutes les luttes de la vie, en lui faisant apprendre mieux encore que la géographie commerciale, mieux que la comptabilité, la clavographie et la sténographie—choses pourtant bien dignes d'attention, veuillez en prendre ma parole ; et je fais—entre parenthèse—mon compliment sincère à notre *Alma Mater* d'avoir introduit ces matières, y compris bientôt l'agriculture, dans le cours des premières années : —mais on fait encore mieux que tout cela, ai-je dit, en gravant dans le cœur des jeunes gens, que la vie de l'homme instruit surtout ininterrompue est une suite enfin interrompue de devoirs, une lutte de chaque jour, une fonction aussi pénible que sacrée à laquelle les lâches seuls peuvent vouloir se dérober.

Tous ne peuvent aspirer aux actions d'éclat et aux responsabilités des hautes positions, mais tous doivent savoir, et c'est dans nos maisons qu'ils l'apprennent, tous doivent savoir qu'ils se doivent à Dieu, à leur pays, à leur famille, à eux-mêmes ! Que faut-il donc de plus pour signifier éducation supérieure ?

Nos collègues n'apprennent rien à nos enfants, qui en sortent dans un état complet d'ignorance, vient-on d'écrire avec une légèreté inconcevable.

L'épiscopat franco canadien, l'immense majorité du clergé, le banc, le barreau, les autres professions libérales peuvent relever le gant et se dresser en face de tous les corps les plus fameux de langue anglaise, pour affirmer à nous qui faisons les luttes de la vie et voyons de nos yeux ce qui se passe, à vous messieurs les élèves de Sainte-Thérèse qui descendrez dans l'arène à votre tour, pour affirmer, dis-je, cette vérité-ci : Ceux qui ont voulu comme des hommes vouloir, ont réussi dans le monde, munis des simples armes que nos collègues leur ont fournies ; ils se sont montrés à la hauteur de toutes leurs situations. Quant aux fruits secs de l'enseignement classique, ils ont bien droit de trouver que l'arbre qui les a portés n'a ni force, ni élégance, ni fraîcheur, car il

n'a pu rien leur communiquer de sa sève et de sa vigueur.

Nos maisons ont rempli leur mission ; elles s'étaient chargées de former un clergé pour ce pays, je dirai même pour une grande partie de l'Amérique du Nord ; et là où notre clergé réside et domine, les intérêts catholiques ne rétrogradent pas.

Elles s'étaient chargées de donner à la société des hommes de volonté et de pouvoir pour guider la nation, au banc de saines et fortes têtes, à toutes les professions des membres honorables. Rien de tout cela ne nous manque ; tant pis si, par malheur, le vent desséchant de la passion politique ou l'ardeur des affaires, tant pis si les appétits d'une civilisation assoiffée de jouissance ont passé par là comme un courant malsain pour flétrir un ordre de choses jadis admiré. La faute ne saurait en être attribuée à nos maisons d'éducation, mais à la mollesse des caractères, à la dépression du sens moral, aux exigences d'un monde insatiable qui se targue du triste privilège de jeter aux orties les vestiges de cette douce et pieuse philosophie du collège qui enseigne à chacun à vivre content de son sort, non à se livrer à toutes sortes d'aventures ambitieuses au risque de bouleverser le monde pour assurer le soin de sa personne et l'avancement de ses intérêts particuliers.

Je m'oublie, messieurs, mais vous m'avez déjà montré tant de sympathie et d'indulgence que je ne puis résister à dire quelques mots encore sur cette question vitale de l'instruction supérieure, non que je me propose de faire taire les esprits chagrins dont je parlais tantôt, mais dans l'unique dessein de revendiquer pour nos institutions la place que notre cœur leur assigne, et que leur méritent à la fois l'objet supérieur de leur mission et les résultats excellents qu'elles ont déjà obtenus.

Le savant Rollin, l'auteur du "Traité des études" dont la sureté des jugements sur les matières d'éducation ne peut guère être surpassée, disait en parlant de l'Université de France, où il était professeur : "Quand j'avance que vous êtes chargées du soin de conserver ce bon goût

dans les ouvrages, je ne prétends point, par une témérité inconsidérée, étendre nos fonctions au delà de leur juste borne, ni soutenir qu'au sortir de nos écoles ceux qui y sont formés soient parvenus à tout ce qu'il y a presque de plus difficile au monde, c'est-à-dire, soient des orateurs, des poètes, des philosophes parfaits. Notre devoir est de commencer et de crayonner l'ouvrage, d'en tracer les premiers traits, et non pas de les porter à la dernière perfection. Nous montrons aux jeunes gens le but certain auquel ils doivent tendre, la route assurée qu'ils doivent tenir, les illusions et les dangers qu'ils doivent éviter. En un mot nous posons les fondements solides de tout l'ouvrage ; nous jetons la bonne semence, la semence choisie, pure, exquise, de tous les beaux-arts. Or, qui ne sait quelle est la force de la semence dans les productions de la terre, quelle est l'importance des fondements dans les édifices ? Tout dépend des principes : et néanmoins ces principes ne paraissent et demeurent enterrés.

Telle est également, n'est-ce pas ? la mission de nos collègues classiques et il faut être aveuglé par le parti pris pour ne pas convenir qu'ils l'ont noblement remplie.

Reprenez-les une par une et dites-moi si nous n'avons pas raison d'être fiers de ces institutions fondées par les sacrifices et l'immolation de prêtres et de laïques illustres, maintenues au milieu de toutes les épreuves que la patience et l'abnégation chrétienne poussées jusqu'à l'héroïsme du martyre, ont seules pu faire surmonter. Est-il une seule de ces nobles maisons que nous ne sommes pas en droit de citer à l'admiration des plus exigeants ? Une seule qui n'ait pas été une pépinière d'hommes remarquables par la vertu, la science et les grandes actions ? Qui viendrait soutenir, par exemple, que Sainte-Thérèse n'a pas mérité du pays ? et quand je dis le pays, je dis le Canada tout entier.

Sainte-Thérèse nous a donné des évêques dont l'un aujourd'hui est le pionnier de la civilisation à l'ouest de l'ancien Canada-Uni. Il embrasse de sa forte étreinte les immenses solitudes qui gisaient naguère fermées à la civilisation. L'espace pour lui n'est rien et il va attein-

dre de son long bras les premiers établissements de l'extrême Ouest, où se joueront les destinées du peuple canadien.

L'administration a vu l'un des nôtres représenter la couronne d'Angleterre à la tête de notre parlement de province ; le banc s'honore de plus d'un élève de Sainte-Thérèse et quand le juge Routhier monte à la chaire de professeur ou à la tribune de conférencier pour parler religion, patrie, splendeurs du droit chrétien, il fait entendre des accents qui nous mettent en mémoire les mouvements de la plus haute éloquence ancienne ou moderne.

Il fait bon alors, messieurs, croyez-moi, de pouvoir se réclamer du Séminaire de Ste-Thérèse !!

Vous n'avez pris votre plein développement que d'hier et l'on retrouve partout de vos anciens docteurs, *cum maxima laude*, au collège canadien de Rome ; à la tête de l'enseignement collégial et universitaire, dans les missions lointaines du Far-West, dans les enceintes parlementaires, à la tête des professions libérales comme à la desserte des paroisses les plus importantes et les plus difficiles du diocèse. Sont-elles donc bien communes les institutions telles que les voudrait le goût de nos réformateurs improvisés, capables de pareils résultats en si peu d'années ? N'y a-t-il pas jusqu'aux ministères publics qui proclament la grandeur de votre institution ? Dans la jeune capitale comme dans la vieille cité de Champlain, un Térésien préside aux vastes travaux d'amélioration du Dominion et de la province. Et ces deux anciens redisent avec amour qu'il ne fait pas mauvais après tout de se réclamer du petit séminaire de Sainte-Thérèse.

Les études classiques ! qui parle de les abolir ou de les transformer ? Mais elles rendent propre à tout, elles sont indispensables dans l'accomplissement des hautes fonctions sociales et politiques. N'est-ce pas Rollin qui a écrit encore, après avoir démontré l'importance de ces études pour l'art militaire, les remarquables paroles suivantes : " On en peut dire autant des négociations, des magistratures, des intendances, des commissions, en un

mot de tous les emplois qui obligent de parler soit en public, soit en particulier, à écrire, à rendre compte de son ministère, à ménager les esprits, à les gagner, à les persuader, et quel emploi y a-t-il qui n'exige presque tous ces devoirs ?”

En Angleterre on n'est pas classé au nombre des hommes véritablement instruits si on ne parle pas le langage de la France du XVII^e siècle, si on n'écrit pas le latin *currente calamo*, si même on n'est pas en état de soutenir une thèse dans la langue d'Homère, quand on ne va pas jusqu'à l'hébreu !!

Sans doute, les moyens de fortune et les circonstances locales ne permettent pas que notre jeunesse se livre trop uniquement à ces études de l'antiquité ; mais, au moins, que l'on épargne ce qui nous reste de nos vieux classiques, que l'on ne cherche pas à nous ramener au temps de la barbarie, ou encore à ce genre d'enseignement bâtard que le siècle de fer veut imposer à tous les degrés de l'instruction. Contre cette tentative de nos modernes, opposons l'action de l'Eglise et des collèges classiques confiés à la direction du clergé catholique.

En France, un rédacteur de *l'Univers*, M. Arthur Loth, déplorait dernièrement la tendance, qui domine généralement trop, à diminuer la valeur des études classiques, et il terminait un juste article en disant : “ Il se pourrait que l'Eglise fût appelée, en pleine civilisation, à sauver pour la seconde fois les lettres grecques et romaines. ”

J'ajouterai, messieurs : il est certain que l'Eglise, par nos collèges classiques, sauvera, en Amérique, les lettres françaises, c'est-à-dire la langue française qui est celle de notre patrie. Voilà une raison toute spéciale pour nous, Canadiens-Français, de relever sans cesse le niveau de nos études classiques, au lieu de chercher à en diminuer l'importance pratique et la valeur intellectuelle, sans toutefois, bien entendu, vouloir que tant d'institutions s'érigent en collèges classiques, tout au contraire.

Je termine ces observations, trop longues déjà, en vous disant : Merci, messieurs de l'académie Saint-Char-

les, qui parlez si bien le beau langage des maîtres. Merci de vos bonnes paroles, de vos flatteuses allusions. Elles me rappellent les joies d'antan, elles me font souvenir du passé et me réconfortent pour les luttes de l'avenir, puisque la vie se compose de souvenirs et d'espoirs.

Et vous tous, élèves grands et petits, je vous dis : ayez confiance ! Ah ! la confiance dans les supérieurs ! La société déperit par le manque de confiance, c'est le mal du siècle. Mais vous, jeunesse heureuse, qui n'avez pas le droit de douter du désintéressement de vos directeurs, confiez-vous tranquillement dans leur sollicitude : ils connaissent votre bien, ils ne vivent que pour vous.

Régardez autour de vous et ayez confiance encore une fois, en vous gardant de toute témérité.

L'essentiel n'est pas d'arriver vite, c'est d'arriver en son temps et de posséder assez de maturité pour tenir bien le poste conquis honorablement.

Pour moi, qui voulus un jour quitter ce petit coin pour courir les aventures d'un voyage orageux, je suis rentré souvent au logis comme le pauvre pigeon de La Fontaine :

Trainant l'aile et tirant le pied,
Demi-mort et demi-boiteux !

Aujourd'hui, je suis venu, à la hâte, prendre un peu d'ombre et de frais sur cette oasis hospitalière. Je retourne poursuivre une ronde qui ne laisse ni repos ni tranquillité.

Heureux si dans l'avenir je puis mieux me rappeler les enseignements de mon *Alma Mater* et en faire la règle constante de toutes mes actions.

Je vous dis au revoir, messieurs, je reviendrai au logis, cahin-caha peut-être, vous faire le récit de nouvelles aventures, et vous répéter à chaque fois avec le bonhomme fabuliste :

« Amis, heureux amis, voulez-vous voyager ?
« Que ce soit aux rives prochaines.
« Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
« Toujours divers, toujours nouveau. »

PENSÉES DE NOVEMBRE

Novembre est venu, et nous a donné la première neige. Pour vous, jeunes écoliers, avides de nouveau et pressés de vivre, vous l'aimez cette neige ; et vous battez des mains en la voyant, comme le dit le poète canadien :

“ Descendre par flocons sur le sol encor noir.
 “ Ou bien, quand elle tombe en poussière si fine,
 “ Que l'on croirait qu'un ange répand de la farine,
 “ Pour donner des gâteaux, à nous petits enfants.”

Vois-tu, c'est si plaisant ! Je vous voyais l'autre jour, armés en guerre, roulant d'énormes boules de neige et poser les assises d'une forteresse ; et cela sous les volées répétées de boulets blancs lancés, je suppose, par des Prussiens en herbe. Non, ce n'est pas vous qui contemplez, rêveurs, l'agonie de la nature ; votre âge peut-il avoir des idées sombres ? Pourtant, novembre est bien l'image de la mort, et l'Église a bien choisi en nous invitant durant ce mois à prier pour ceux qui dorment glacés dans leur tombeau. La mort ! Debout sur la poussière des générations passées, elle ne se lasse point de frapper. Elle baise au front le petit enfant dans les bras de sa mère, et ce baiser le tue ; elle caresse de la main l'adolescent dont le cœur déborde de vie, et cette caresse le tue ; elle se dresse tout à-coup devant l'homme tout fier de sa vigueur, fixe sur lui son froid regard, et ce regard le tue ; et ce vieillard qui croit peut-être avoir été oublié, sent à l'improviste deux bras nus qui l'étreignent, et cette étreinte le tue.

La mort ! Elle vit avec nous, comptant avec un sourire étrange chaque pulsation de notre cœur. Elle vit avec nous, et nous avons peur de la connaître ; elle est le soulagement de bien des infortunes, et personne ne peut l'aimer : c'est qu'elle s'avance dans le temps portant ce mot écrit au front : “ Châtiment.”

Novembre est venu, tout frissonne dehors, tout me parle de la mort. Il me semble la voir errer sur les tombeaux ; venir le jour à ma fenêtre sourire de mes frayeurs, et la nuit, penchée sur ma couche, peupler mon

imagination d'images tristes et regrettées. Se lèvent alors de leurs tombes trop souvent oubliées un père, une mère, des amis ; dans un sommeil agité, je les vois, je leur parle ; ici dans les grands corridors du collège, j'entends les accents vibrants d'une voix qui naguère encore nous faisait tressaillir. Au réveil ces souvenirs pèsent sur l'âme, et je sens mieux le vide qui s'est fait autour de moi. C'est que pour parler avec le poète :

“ Marchant à la mort (l'homme), meurt à chaque pas.
 “ Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père ;
 “ Il meurt dans ce qu'il pleure, et dans ce qu'il espère.

Nous allons ainsi sur le chemin de la vie, traînant après nous deuils et larmes, et :

Nous la connaissons tous cette amère pensée
 Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.

Dans la joie et dans la douleur, dans le bruit et le silence, dans la prière et les amusements, dans les tristes oublis de la passion et l'héroïsme de la vertu, une voix sépulcrale fait retentir à nos oreilles : éternité, éternité ! et cette parole nous trouble et nous épouvante.

Ces lignes, enfant, ne sont pas écrites pour faire tomber tes rêves de gaieté. Garde ton cœur libre et pur et le spectre de la mort perdra pour toi de son épouvante. Dans ce mois si sombre de novembre, les voûtes de nos temples retentissent des sanglots de nos âmes et des gémissements de la tombe ; autour de nous, des voix soupirent : *Libera nos, Domine, de morte aeterna* : garde ton cœur pur, enfant, et tu sauras espérer.

Nos affections ici-bas sont éphémères ; à chaque pas que nous faisons dans la vie, le cœur se brise et saigne par mille blessures. Nous sommes dévorés du désir de connaître et d'aimer ; l'amour durable, la science durable sont par-delà la tombe : garde ton cœur pur enfant, et tu sauras connaître, tu sauras aimer.

Les angoisses, les incertitudes, les ténèbres, l'oubli, les trahisons, soulèvent dans le silence de l'âme des sanglots incompris ; le ciel est trop sombre sur cette terre pour qui ne sait pas prier : garde ton cœur pur, enfant, et tu sauras prier.

Lorsque le novembre de ton existence sera venu pour toi, que tout, autour de toi, sera abandon, désolation : plein de calme et d'espoir, si ton cœur est pur, enfant, tu sauras mourir.

J. L. A. SAURIOL, Ptre.

ECHOS DE LA ST.-CHARLES

Nous avons la bonne fortune cette année de chômer notre saint Charles par une double fête.

La veille.—Monsieur G. A. Nantel ministre provincial, nous fait l'honneur de nous visiter pour la première fois, depuis sa promotion au commissariat des Travaux Publics de la Province de Québec.

A cette occasion, il y eut réception à la salle des *grands*. Plusieurs citoyens de Ste.-Thérèse étaient présents. L'Académie St.-Charles offrait ce soir des fauteuils à deux élèves de philosophie : Arcade Ethier et Ernest Lauzon.

“ L'Académie est heureuse, disait le président, d'ouvrir ses portes à deux nouveaux membres, et elle se réjouit d'une coïncidence qui lui permet de donner à cette réception un caractère plus solennel qu'à l'ordinaire. C'est vous dire, M. le Supérieur, avec quel bonheur nous saluons la présence au milieu de nous, ce soir de Monsieur le ministre des Travaux Publics et de Monsieur le Vice-Recteur de l'Université Laval qui nous font admirer, dans leur glorieuse maturité, les fruits dont ils ont cultivé les fleurs au sein de notre Académie. ”

Les deux récipiendaires expriment en un langage noble et bien senti, leur reconnaissance, et se félicitent de leur entrée à l'Académie St.-Charles, où ils pourront continuer leurs travaux littéraires, et cultiver l'art de parler et d'écrire toujours si difficile mais si utile de nos jours à l'Eglise et à la société.

“ L'Académie, messieurs, répond le président, ne

“ contribue pas seulement à la formation intellectu-
“ elle et littéraire, elle donne aussi — et c’est là sa gloire
— elle donne le complément de l’éducation, le perfec-
tionnement de l’homme tout entier. Il ne suffit pas d’a-
voir l’intelligence ornée de connaissances vastes et utiles.
“ L’homme a dit un savant éducateur de la jeunesse, ne
“ vaut pas comme homme, par le seul fait de ses facultés
“ et de ses puissances natives, il vaut pas le degré de
“ leur harmonie et de leur développement ; et sauf, de
“ rares exceptions, c’est l’éducation qui donne la mesure
“ de la grandeur humaine. ” C’est à ce perfectionnement
de l’homme, messieurs, que tend notre société. Vous avez donc raison de vous réjouir, ce soir, puisque votre entrée à l’Académie St.-Charles, vous procure de si grands avantages.

Puis s’adressant directement à M. le Ministre des Travaux Publics, il lui souhaita la bienvenue en des termes que nous avons reproduits plus haut.

M. le Ministre répondit en prononçant le magnifique discours que nous publions en tête de cette livraison.

M. le Supérieur félicita l’orateur des hautes pensées et des nobles sentiments qu’il venait d’exprimer. Il le remercia du magistral plaidoyer qu’il venait de prononcer en faveur des collèges classiques de la Province. Son discours nous éviterait la peine de les défendre contre les attaques dont ils sont l’objet, en même temps qu’il serait un puissant encouragement pour nous et une excellente leçon pour nos élèves.

Invité à dire quelques mots, monsieur le Vice-Recteur déclare qu’il est venu pour écouter, non pour parler. Il n’en parle pas moins une bonne demi-heure, nous donnant une de ces heureuses improvisations, dont il a le secret, semée de pensées sérieuses, de boutades spirituelles, de délicates attentions, de fines allusions. Il était heureux de revenir à pareil jour, à sa seconde mère, maintenant que sa première mère n’est plus. Il lui siérait mal d’ajouter quatre-vingt-dix neuf paroles sur l’éducation classique, après l’éloge qu’en a fait Monsieur le Ministre des Travaux Publics. Il espère que ses paroles

autorisées deviendront publiques et feront écho dans tous les collèges de la Province. On veut tout détruire, tout démolir sans jamais songer à bâtir ni à fonder. Ce n'est pas là mon plan de réforme. . . . Des collèges pas trop n'en faut, il en faut de bons. D'ailleurs c'est mal de viser à rendre toute la population instruite. Il faut des ignorants et des hommes vraiment instruits qui sont comme la cervelle d'un pays. Tout le monde instruit, comme on le voit présentement sur le vieux continent, loin de donner le bonheur à rendu tout le monde inquiet, a produit une pépinière de jaloux et d'ambitieux. — Mais encore une fois, il n'est pas venu pour parler — M. le vice-Recteur termine en rappelant que Monsieur Ducharme était un orateur dans la force du terme et un excellent musicien ; que l'éloquence et la musique se sont conservées comme deux traditions à Ste. Thérèse ; il évoque quelques souvenirs du collège ; son temps d'écolier alors qu'il ferrailait pour fonder l'académie St.-Charles : *Tantae molis erat romanam condere gentem* ; son beau temps de professeur alors que ses élèves lui faisaient bien des malices et qu'il ne les leur rendait pas, — il n'a jamais rendu des points à personne, — ce soir, il se venge !. . etc.

Fête du jour. — A 8½ heures, messe solennelle. Elle est chantée par M. l'abbé Proulx, curé de St. Lin et vice Recteur de l'Université Laval à Montréal ; M. A. Beausoleil de l'Archevêché d'Ottawa et M. A. Carrières, vicaire de St. Jérôme font l'office de diacre et de sous-diacre.

A 2 heures, *séance Académique* :

Le président ouvre la séance, par le discours que nous reproduisons plus loin *in extenso*. Le sujet traité par l'académie était tout trouvé, cette année. Le IV^e centenaire de la découverte de l'Amérique invitait à parler de Christophe Colomb.

Deux discours furent prononcés sur le sujet. H. Le-doux fit voir en Colomb le mérite du grand découvreur, les obstacles qu'il eut à vaincre et les moyens qu'il employa pour arriver à son but. P. Cousineau s'attacha à considérer, dans Colomb, le héros chrétien, s'inspirant

partout de sa foi, toujours animé de l'esprit religieux avant, pendant et après sa découverte.

On joua ensuite "La découverte de l'Amérique", essai dramatique en trois actes, dû à la plume d'un membre de l'Académie St.-Charles, A. Paiement, élève finissant. "Garcia, officier lieutenant, profite des mauvaises dispositions des matelots, ennuyés, harassés, pour leur proposer la révolte en mer, et s'engage à gagner à sa cause les capitaines Pinson. Ceux-ci déjà indisposés contre Colomb, embrassent facilement le parti de Garcia et choisissent le moment, où l'amiral ordonna le rapprochement des caravelles, pour lui proposer une dernière fois, le retour vers l'Espagne. Colomb refuse, recommande plus instamment son œuvre à Dieu, proteste de son désintéressement et de sa confiance en sa mission. Les Pinson se saisissent de lui et l'allaient précipiter dans les flots, lorsque le cri de "terre" se fait entendre. L'amiral pardonne à ses bourreaux et les invite à rendre grâce au ciel de la découverte d'un nouveau monde."

Voici en son entier, le programme de la séance, ainsi que le discours d'introduction du président de l'Académie :

FÊTE DE ST-CHARLES

4 novembre 1892.

SÉANCE ACADEMIQUE

Ouverture : FANFARE

DISCOURS D'INTRODUCTION. E. LEFEBVRE.
 C. COLOMB, explorateur. H. LEDOUX.
 C. COLOMB, chrétien. P. COUSINEAU

" Les patineurs," chœur d'orphéon.

" LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE "

Essai dramatique en 3 actes—A. PAIEMENT.

PERSONNAGES :

COLOMB, amiral.....	J. BEAULIEU.
PINSON MARTIN, capitaine.....	J. GEOFFRION.
PINSON ALONZO, ".....	J. VERSCHOLDEN.
PINSON YANES.....	A. ETHIER.
GARCIA, lieutenant.....	A. NANTEL.
DIEGO.....	E. LAUZON.
PÉREZ.....	D. DUPUIS.
BLANCA.....	A. FAUTEUX.
FERNANDEZ.....	V. LÉONARD.
GOMEZ.....	A. PAPINEAU.
ALVAREZ.....	J. DE LAMOTHE.
RODRIGUEZ.....	H. LATOUR.
GRATIANO.....	J. MIGNAULT.

Finale : FANFARE.

M. le Supérieur, M. le Ministre, Messieurs,

Malgré la saison qui se glace et s'attriste, en dépit du deuil de la nature, le 4 novembre nous apporte toujours ses suaves émotions et sa vive allégresse. C'est la fête, la fête par excellence du monde Térésien. C'est un jour béni où l'*Alma Mater* appelle sous son toit ses fils aimés pour les entretenir de son glorieux passé et des riants espoirs de l'avenir. Elle leur parle d'union dans l'amour, le travail, le dévouement. Dans l'union avec ses frères, par l'association des intelligences et des cœurs, l'homme trouvera la force, la joie, le progrès. Voilà pourquoi les hommes se constituent en sociétés civiles et religieuses. Ces groupements hiérarchiques cependant ne suffisent point à notre nature ; ils sont trop étendus, selon l'expression de Cicéron, pour soutenir une douce et intime communauté de vie : *Que familiaritates late patere non possunt, propterea quod consuetudines vite non possunt esse cum multis.*

Et Dieu a voulu que la grande société se fractionnât en nombreuses associations plus petites, plus liées de cœur et d'esprit. Il prépare ces multiples groupements par des services, des affections, des bienfaits mutuels. C'est ainsi que naissent et prospèrent et la famille qui a sa source dans la participation au même sang et son siège au foyer paternel, et cette autre famille qui a sa cause dans le bienfait de l'éducation supérieure et dont le foyer se nomme *Alma Mater*.

Pour nous, c'est un plaisir et un orgueil de le dire publiquement, le Séminaire de Sainte-Thérèse est notre *Alma Mater*. Nous l'aimons, nous l'admirons.

Elle est belle et glorieuse dans l'histoire de ses épreuves comme de ses bonheurs. Non, les épreuves accablantes ne lui ont point manqué. Comme toutes les grandes institutions elle a du germer et grandir dans la douleur ; mais, loin que l'*Alma Mater* fléchit sous le coup providentiel, elle y puisa forces nouvelles et nouvel embellissement. C'est la pensée qu'exposait avec éloquence un de nos frères aînés à l'inauguration de notre Séminaire, en juin 1883 :

“ Quand je lève les yeux, disait-il, et que je contemple ce bel édifice, je ne reconnais plus mon *Alma Mater*, et, chose étrange ! je me réjouis. Je me sens tout heureux de ne la point reconnaître. C'est que je la trouve changée pour le mieux ! C'est qu'elle m'apparaît grandie, embellie, rajeunie ! Je vieillis et ma mère rajeunit, taut mieux ! Mes yeux ne la reconnaissent plus, mais mon cœur la reconnaît, et la joie qu'il ressent me dit : “ C'est elle ! ”

Qui redira convenablement, Messieurs, les bonheurs multiples de notre *Alma Mater* ? Ses fils laborieux entrent avec distinction dans les professions libérales ; ses fils pieux enrôlés dans la milice sacerdotale, combattent les bons combats du Seigneur. Ici, par leur ministère généreux, ils affermissent le règne de Jésus dans les cœurs ; et là-bas, aux Etats-Unis et au Nord-Ouest, ils s'étendent par un fructueux et divin apostolat. D'autres, s'élevant toujours davantage, prennent place, ceux-ci

parmi les princes de l'église ; ceux-là parmi nos gloires littéraires et ceux-là encore au Conseil de Sa Majesté

Et tout le nom Térésien en est illustré !

C'est ta récompense, ô Ducharme, fondateur de la maison de Ste-Thérèse. Tu as jeté en terre la semence mais Dieu avec complaisance épancha sur elle la rosée féconde de ses bénédictions et lui donna d'admirables accroissements. Le grain de senevé est devenu un arbre majestueux dont les fleurs et les fruits réjouissent la Religion et la Patrie. La prospérité de l'œuvre fondée a dépassé assurément les espérances et même les rêves de M. Ducharme ; Dieu a rémunéré d'un succès merveilleux et imprévu les fatigues, les sacrifices, les abnégations de son serviteur.

O Ducharme, gloire à toi !

Nous ne pouvons contempler l'œuvre accomplie par M. Ducharme, notre père, sans rendre des actions de grâce à celui qui en fut et en est toujours le protecteur choisi. S. Charles Borromée. Nous nous attachons avec empressement et confiance à ce bienfaiteur céleste. "*Talem defensorem ambiamus.*" Maintes fois on nous a redit ses travaux sur terre et sa jouissance au ciel. Il n'est point d'entreprise chrétienne en son siècle, à laquelle il n'ait dépensé son activité apostolique. Après avoir échappé aux dangers de la gloire, où l'avaient précipité son illustre naissance et les hautes faveurs du St-Siège, il fut placé au front de son église.

Au seizième siècle, siècle à la fois d'heureuse et de funeste mémoire, il fut de ces grands évêques qui apparurent dans l'armée sainte, comme d'autres Machabées pour la protéger contre l'influence désastreuse de l'hérésie luthérienne, comme d'autres Josias, pour réformer le peuple chrétien, jeter dans les voies pénitentes ces générations immortifiées, et détruire au milieu d'elles les abominations de l'impiété. Au ciel il continue par la prière son fructueux apostolat. Des bienfaits signalés l'ont proclamé surtout comme le défenseur des séminaires pour lesquels sur terre il s'imposa tant de sacrifices !

M. le Supérieur, je n'abuse pas plus longtemps de v

tre bienveillance pour redire sous des expressions renouvelées des pensées antiques, et je conclus ce discours par trois sentiments qui l'ont inspiré : Attachement inaltérable à l'*Alma Mater* ! Gloire impérissable à son fondateur M. Ducharme ! Gratitude éternelle à son céleste défenseur S. Charles Borromée !

EUGÈNE LEFEBVRE,
Président.

PETITE CHRONIQUE

Neige, 2 novembre.—La première neige nous arrive aujourd'hui, 2 novembre, fête des morts, comme pour couvrir la terre d'un blanc linceul. Elle tombe toute la journée drue, épaisse, poussée par le vent du nord-est ; c'est à se croire en plein janvier. Mais comme la température est loin d'être sibérienne, tout fait augurer que la belle nappe blanche qui couvre ce soir le sol, ne sera plus demain qu'un amas informe de terre et d'eau n'offrant au regard rien moins que d'agréable, à l'âme rien moins que de poétique. Éphémère beauté ! Splendeur d'un jour ! Poésie fugitive . . . tout passe !!

Le 4 novembre.—Nous donnons ailleurs le récit de la fête de saint Charles.

Etaient présents : M. G. A. Nantel, ministre provincial ; M. J. B. Proulx, curé de St-Lin et vice-recteur de l'Université Laval ; M. J. B. Lemonde, curé de St-Janvier ; M. A. Séguin, curé de Ste-Cunégonde, Montréal ; M. H. Lecours, curé de la Longue-Pointe ; M. I. Champagne, curé de la Pointe-Gatineau ; M. A. Corbeil, vicaire de Ste-Cunégonde ; M. M. Moreau, curé de Ste-Aagathe des Monts ; M. A. Carrière, curé de St-Charles, Montréal ; M. T. Ouimet, de St-Jérôme ; M. M. Xoual et A. Préfontaine, de St-Jean-Baptiste, Montréal ; M. A. Godin, chapelain des religieuses du Sacré-Cœur ; M. A. Beausoleil, de l'archevêché d'Ottawa ; M. L. Cousineau, de l'archevêché de Montréal ; M. L. Gervais, vicaire de St-Eustache ; M. L. Desjardins, de Ste-Brigitte, Montréal ; M. M. Beauparlant, vicaire, de St-Janvier ; M. A. Carrières, vicaire, de St-Jérôme.

Est-ce l'hiver ? 10 novembre.—De la neige encore à foison. Serait-ce donc l'hiver tout de bon ? Non, sans doute, s'il faut en croire la vieille légende française qui fixe l'été à demain, l'été de St Martin, 11 novembre. Quoi qu'il en soit, M. le directeur se décide à déclarer que c'est l'hiver. A preuve : c'est aujourd'hui qu'a lieu la traditionnelle vente des *crosses*. Même harangue : appel aux mâles vertus guerrières ; même condition de vente : au plus haut enchérisseur ; achetez et surtout payez bien. Vous êtes un brave, vous, cher ami P. . qui payez 55 centins pour une arme qui a déjà fait le service d'une année ; vos coups porteront juste, ils retentiront j'allais dire dans la postérité : je trouve cela un peu fort ; mais . . . c'est écrit.

Fête de M. le directeur, 16 novembre.—La veille, les élèves réunis dans la salle des *grands*, présentent leurs hommages à M. le directeur, qui répond à leur adresse en les invitant à cultiver la reconnaissance, comme la plus belle fleur de leur jardin.

Le grand congé de demain s'annonce bien triste, et bien triste il est toute la journée par la pluie battante, qui nous permet à peine de mettre le nez à l'air.

Dans l'après-dîner, les élèves de philosophie donnent une petite séance qui heureusement a le don d'égayer quelque temps les esprits. En voici le programme tel que sorti de l'atelier des clavigraphes :

HOMMAGE A MONSIEUR LE DIRECTEUR

PROGRAMME

OUVERTURE FANFARE.

MONOLOGUE

“ UN ÉVANGILE ” par FRANÇOIS COPPÉE . . . G. LAUZON.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI
(Extrait de Molière)

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Lucien J. ROUSSIL.
LUCIEN, fils de Géronte A. BENOIT.
LÉANDRE, ami de Lucien S. GASCON.

SGANARELLE, frère de Martin.....	A. DAVID.
MARTIN.....	A. PAIEMENT.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.....	S. LONERGAN.
VALÈRE, domestique de Géronte.....	J. GEOFFRION.
LUCAS.....	C. PAQUET.

GRAND CHŒUR ET MUSIQUE

MONOLOGUE

“ VINCENT DE PAUL ” par Frs Coppée..... A. ETHIER.

FINALE..... FANFARE.

Ste Cécile, 22 novembre. — Elle nous est revenue cette soirée, toujours joyeuse, toujours gaie, où tout n'est qu'harmonie pour célébrer la grande patronne.

Huit heures ont sonné, et nous voilà réunis dans la salle habituelle. Point de décorations ; c'est une fête, mais nous la chômons en famille. Une table et un fauteuil attendent, sur le théâtre, un conférencier bien connu. (Sachons que depuis près de quatre ans, quelques-uns de nos bienveillants professeurs arrivés de Rome, se font une joie de nous entretenir de la ville des martyrs et de nous faire descendre dans le sein de la terre pour y voir les urnes précieuses où sont conservées les cendres des premiers témoins du Christ.) Notre aimable professeur de rhétorique, M. Sylvio Corbeil, que nous avons déjà eu l'occasion d'entendre à pareille fête, remonte sur le théâtre. Ce n'est pas avec moins de joie que nous l'y voyons.

Il aborde son sujet, et nous voici déjà au sein des populations romaines. Sous sa conduite, nous allons ici et là, regardant partout ; nous montons sur les collines de la ville éternelle voir les restes d'anciens monuments. Ici, à la place du Pinchio, c'était le tombeau de l'infâme Néron. Toute une histoire s'y rattache : “Un arbre avait crû sur cette tombe de malédiction, et le démon, tous les soirs, sous la forme d'un sinistre oiseau, venait veiller, dans son feuillage, sur les restes mortels du damné. L'arbre fatal, dit la tradition populaire, est tombé sous la hache, et le peuple un jour, dans un mouvement d'indignation, a jeté au vent les cendres du maudit.” Là, sur l'Esquilin était son palais doré, bâti après l'in-

condemné de Rome, que l'infâme avait allumé pour se donner le spectacle de Troie en flammes. Les quelques vestiges qu'il en reste, sont recouverts par l'herbe verdoyante, et l'étranger qui passe, sans guide, heurte, sans y songer, les derniers débris de l'opulence païenne. Nous descendons des collines et cheminons, jasant de tout ce qui frappe nos regards ; quelques minutes encore, et nous sommes de retour à la ville térésienne. La première partie du programme est remplie ; aux chantres et aux musiciens incombe la dernière.

L'orchestre a fait défaut, il est vrai, mais un puissant chœur a exécuté l'hymne à sainte Cécile, du célèbre compositeur R. de Rillé :

“Souffle inspiré qui chante et qui soupire.... etc.”
Pianos, clairs, viennent aussi joindre leur harmonie, et il ne reste plus que le cantique de triomphe ; déjà il est entonné. Mais, où est donc cette voix sonore qui a tant de fois réveillé les échos de notre chapelle et de notre salle ? Hélas ! Faut-il rappeler un si douloureux souvenir ? Faut-il dire encore une fois, Monsieur Charlebois n'est plus ! Une voix moins puissante a entonné l'hymne de joie : “Gardiens des célestes portiques....” Transportés d'allégresse, nous répondons à cette strophe sublime :

“ Les larmes ont cessé,
“ Le chant de la victoire
“ Retentit en tous lieux.
“ Cécile a triomphé ;
“ Chantons, chantons sa gloire,
“ Cécile est dans les cieux ! ”

Et déjà la Ste-Cécile n'est plus.

JOS. MIGNAULT,
Elève de rhétorique.

Judi le 24 novembre.—Les élèves de philosophie devançant l'aurore de la Sainte-Catherine, profitent du congé pour se payer le luxe d'un goûter bien sucré. Afin de mieux savourer la douceur des mets qu'ils vont déguster, ils font, au grand air, une bonne grande prome-

nade. Ce n'est pas moi qui les en blâmerai ! A 3½ heures, banquet, sans cérémonies, assaisonné de gais propos, de chansons canadiennes, écolières, etc. — Cela prend un peu l'allure d'un *fricot* canadien, mais cela dilate le cœur et nourrit l'appétit. M. le supérieur veut bien prendre part et à la promenade et au régal. Invité à porter la parole, il constate avec bonheur le côté sérieux que peut avoir cette démonstration. Sainte Catherine est honorée comme la patronne de l'étude des sciences : elle le serait *a fortiori* comme la patronne de l'apologétique chrétienne : sa vie et son martyre en font foi.

A cinq heures la cloche arrache les convives aux délices de la table pour les appeler aux délices incomparablement plus grandes de l'étude de la philosophie.

Conférence.—A la lecture spirituelle de 6½ heures, le R. P. Marcellin, de la communauté des Pères Augustins de l'Assomption, nous entretient de l'œuvre des congrès eucharistiques. Il nous invite à prier, à communier, à faire l'aumône dans la mesure de nos forces, pour assurer le succès du grand congrès qui doit avoir lieu l'an prochain à Jérusalem. Un congrès eucharistique en plein Orient, en pays turc, dans la ville de l'institution du sacerdoce chrétien : quel événement pour le monde catholique !

Après le souper, le révérend Père veut bien nous donner une seconde conférence dont il nous laisse tracer le programme par nos questions. Il nous fait connaître sa communauté, l'esprit qui avait animé son fondateur : Emmanuel d'Alzon, l'excellence de l'œuvre des pèlerinages pour combattre le respect humain en France, le rôle du religieux journaliste, la diffusion extraordinaire du journal *la Croix*, dont l'édition de Paris atteint, avec les éditions régionales, le chiffre prodigieux de 800,000 abonnés. « La presse est une grande puissance, dit-il : nos ennemis l'ont utilisée contre l'Église, sachons nous en servir pour la défense de ses droits, qui sont les droits de Dieu. Vous êtes jeunes, chers amis, soyez d'ardents travailleurs : instruisez-vous ; faites de fortes études philosophiques, historiques, voire même théologiques, pour être prêts à livrer le bon combat. La tête du journa-

liste doit être une bibliothèque. . . . Ne donnez jamais un sou, je ne dis pas pour acheter un mauvais journal,—vous êtes catholiques,—mais un journal douteux : c'est lui prêter vie et c'est priver d'autant le bon journal."

Le Rév. Père nous trace ensuite le portrait du bédouin du désert et nous dit quelques mots du clergé grec schismatique. Les intéressantes anecdotes dont il entremêle son récit, le geste animé, les profondes convictions du conférencier, tout contribue à nous procurer une soirée agréable et instructive.

Messe de requiem, 29 novembre.—Ce matin l'on a chanté à la chapelle une messe pour M. Charlebois. C'est à peu près l'époque où le regretté défunt quittait le séminaire, l'an dernier, pour n'y plus revenir que dans son cercueil : adieu précoce mais non pas imprévu. Prions pour nos chers morts ! R. I. P.

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

PARFAITEMENT BIEN

E. Lefebvre, S. Lonergan, Z. Nepveu, Z. Perreault, A. Ethier, H. Longpré, O. Lorrain, A. Ouimet, C. Chaumont, H. Guillet, V. Joannet, A. Graton, A. Langlois, L. Martin, Z. Potzin, J. B. Bertrand, A. Emery, W. Kennedy, J. Landry, L. Bélanger, E. Coursol, A. Desroches, A. Messier, S. Ouimet, G. Piché.

TRÈS BIEN

A. Benoit, A. David, J. Lalumière, A. Laplante, C. Racine, Z. Alarie, A. Blondin, L. Graton, J. Mignault, C. Chaumont, J. de Lamothe, U. Labelle, O. Lacasse, L. Lapointe, A. Valois, E. Dubois, E. Lauzon, J. Pagé, W. Ste-Marie, D. Chaumont, U. Demers, E. Delauriers, J. Filiatrault, A. Francœur, O. Boyer, S. Cloutier, N. Desjardins, A. Lauzon, R. Lauzon, E. Longpré, A. Bigras, S. Chamberland, U. Cyr, J. Desjardins, Z. Filion, E. Hébert, J. Kimpton, H. Labelle, A. Nepveu, S. Verschelden, A. Dion, C. Curry.

PRESQUE TRÈS BIEN

M. Bernard, P. Cousineau, H. Deschambault, E. Groulx, H. Latour, E. Lauzon, J. Roussil, J. St-Amour, J. B. Aubry, A. Langlois, E. Lapointe, A. Lawlor, J. Lorrain, P. Roy, A. Brosseau, N. Fauteux, A. Lalande, A. Papineau, A. Taillefer, A. Archambault, F.-X. Bastien, M. Brunet, M. Daunais, Ant. Gauthier, Art. Gauthier, J. Lesage, J. Sanche, J. St-Jacques, A. Bernard, C. Breton, N. Charbonneau, L. Dionne, L. Dubois, J. Filion, T. Legault, P. B. Rochon, G. Thérien, A. Boyer, E. Carrières, L. Desrochers, Z. Dupras, L. Groulx, J. Lavigueur, J. M. Leclair, A. Riopel, A. Roger, D. Barsalou, O. Chapleau, A. Demers, J. de Lamothe, A. Duhamel, L. Faucher, Z. Graton, A. Jasmin, R. Millette, J. Ouimet, E. Prévost, A. St-Onge, S. Laferrière, O. Vézina, O. Dion, J. Lawlor, F. Filion, A. Labelle, A. Labelle, D. Dorais, G. Gascon, W. Hurtubise, R. Morin.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE

Logique. — 1ers. A. David, P. Cousineau ; 2me. E. Lefebvre, H. Ledoux ; 3em. Z. Nepveu ; 4em. E. Groulx.

Géométrie. — 1ers. M. Bernard, H. Deschambault, S. Gascon, Laplante, H. Latour, J. Leclair, H. Ledoux, E. Lefebvre, Z. Perreault.

Physique. — 1er. H. Ledoux ; 2em. Z. Perreault ; 3em. A. David ; 4ems. P. Cousineau, C. Racine.

RHÉTORIQUE

Composition française. — 1ers. A. Fauteux et C. Chaumont ; 2em. B. Gaudet ; 3eme. L. Boileau ; 4em. D. Dupuis.

Composition latine. — 1er. J. Mignault ; 2em. A. Fauteux ; 3em. C. Chaumont ; 4em. A. Julien.

Préceptes. — 1er. A. Fauteux ; 2em. L. Boileau et J. Mignault ; 3em. J. B. Aubry ; 4em. B. Gaudet.

Histoire du Canada. — 1er. J. Mignault ; 2em. A. Fauteux ; 3em. H. Bernard et A. Julien ; 4em. A. Blondin.

SECONDE

Composition française.—1er. T. Dulude ; 2em. A. Papineau ; 3em. J. de Lamothe ; 4em. J. Drouin et S. Guillet.

Thème latin.—1er. J. de Lamothe ; 2em. J. Barsalou et J. Drouin ; 3em. C. Lacasse ; 4em. C. Chaumont.

Version latine.—1er. J. Drouin ; 2em. J. de Lamothe ; 3em. A. Fortier ; 4em. J. Barsalou et D. Martin.

Histoire moderne.—1er. J. Drouin et J. de Lamothe ; 2em. S. Dulude ; 3em. J. Barsalou ; 4em. A. Taillefer, E. Gaboury, A. Fortier, A. Lalande et V. Joannet.

TROISIÈME

Version latine.—1er. C. Lafortune ; 2em. T. Morin ; 3em. W. Ste-Marie ; 4em. J. St-Jacques.

Mémoire.—1er. J. St-Jacques ; 2em. C. Lafortune et Z. Thérien ; 3em. T. Sanoisette ; 4em. J. Archambault et T. Morin,

Histoire du moyen âge.—1er. T. Morin et J. Archambault ; 2em. W. Ste-Marie ; 3em. J. Pagé ; 4em. D. Léveillé.

Devoirs anglais.—1er. J. Archambault ; 2em. D. Léveillé ; 3em. J. St-Jacques ; 4ème. Z. Thérien.

QUATRIÈME

Thème français.—1ers. N. Charbonneau, P. E. Rochon et G. Thérien ; 2em. D. Filiatrault ; 3ems. A. Langlois et A. Demers ; 4em. C. Breton et W. Demers.

Version latine.—1ers. G. Thérien et A. Langlois ; 2ems. N. Demers, E. Desjardins, Z. Potvin et P. E. Rochon ; 3em. A. Gratton ; 4ems. C. Breton et D. Filiatrault.

Thème latin.—1ers. A. Langlois et G. Thérien ; 2ems. A. Gratton et P. E. Rochon ; 3em. D. Filiatrault ; 4em. Z. Potvin.

Anglais.—1er. Z. Potvin ; 2em. C. Breton ; 3ems. A. Langlois et G. Thérien ; 4ems. J. Filion et J. Isabelle.

CINQUIÈME

- Grammaire latine.*—1ers. L. Groulx, W. Kennedy, J. Bertrand, E. Bernier ; 2em. L. Desroches ; 3ems. Al. Emery, O. Gratton.
- Version latine.*—1ers. L. Groulx et Jos. Landry ; 2ems Al. Emery ; 3em. A. Rochon ; 4em. W. Kennedy.
- Anglais.*—1er. J. Landry ; 2em. W. Kennedy ; 3ems. L. Groulx et S. Cloutier ; 4ems. A. Emery et A. Boyer.
- Histoire ancienne.*—1ers. G. Rochon et L. Groulx ; 2em. O. Boyer ; 3em. J. Landry ; 4em. J. Hurtubise.

SIXIÈME

- Thème latin.*—1ers. L. Cousineau, S. Laferrière et J. Verschelden ; 2em. O. Vézina ; 3em. A. Archambault ; 4em. E. Coursol.
- Thème français.*—1er. S. Laferrière ; 2em. A. Desjardins ; 3em. J. Verschelden ; 4ems. J. Gauthier et E. Coursol.
- Anglais.*—1ers. E. Hébert, A. Bouvrette et Z. Filion ; 2em. S. Laferrière ; 3em. L. Cousineau ; 4em. A. Duhamel.
- Arithmétique.*—1ers. E. Bélair, O. Vézina, E. Hébert, S. Laferrière, O. Desroches, H. Levêque, J. Verschelden.

COURS PRATIQUE (1ère division)

- Français.*—1er. J. Lawlor ; 2em. A. Hébert ; 3em. E. Jasmin ; 4em. A. Labelle.
- Anglais.*—1er. E. Jasmin ; 2em. W. Hurtubise ; 3em. O. Dion et A. Labelle ; 4em. A. Hébert.
- Tenue des livres.*—1er. Ad. Labelle ; 2ems. A. Hébert, O. Chartier, E. Jasmin ; 3em. A. Labelle, 4em. A. Dion.

(2ème division)

- Français.*—L. Jasmin ; 2em. G. Gascon ; 3em. G. Latouche ; 4em. J. Latouche.
- Anglais.*—1er. G. Gascon ; 2em. R. Morin ; 3em. C. Beaulieu ; 4em. L. Jasmin.
- Arithmétique.*—1er. R. Morin ; 2em. J. Bélanger ; 3em. L. Jasmin.

LE DERNIER DES TÉLEMAQUES

Vénéré Mentor,

Il existe chez la jeunesse un défaut bien grand et bien funeste au perfectionnement de son esprit et de son cœur ; un défaut qui s'oppose radicalement aux amendements que pourraient opérer en elle les supérieurs : je veux parler de la présomption. La plupart du temps, en effet, quel est celui qui profite le moins des avis et des conseils ? c'est celui qui en a le plus grand besoin.

Trop souvent, hélas ! l'élève est convaincu que la direction qu'on veut lui imposer est un joug inutile dont il doit se débarrasser ; confiant dans ses lumières, il n'a besoin de personne pour le guider. De là cette triste conséquence qui fait que le jeune homme ne comprend sa pauvreté qu'à l'âge ou il devrait avoir atteint une perfection relative.

Si nous pouvions nous persuader du besoin qui nous presse de nous instruire et de nous perfectionner, la tâche du maître serait alors facile et fructueuse. Quant à moi, sans parler du bon ou mauvais usage que j'ai fait des avis reçus jusqu'ici, je déclare aujourd'hui que je suis plus que jamais disposé à profiter de l'expérience et des lumières de Mentor pour m'amender toujours. C'est pourquoi je viens le prier aujourd'hui de nous donner de temps en temps quelques enseignements d'où notre jeunesse pourrait tirer de sérieuses et utiles conclusions pour sa conduite.

Il y a quelques mois, tu nous donnas quelques-unes des perles renfermées dans ce sac mystérieux : j'en demande encore, et je l'espère, nous n'agissons pas comme le coq de la fable, mais nous saurons en tirer tout le profit possible

UN TÉLÉMAQUE SOUMIS.

1er novembre 1892.

Bien pensé et bien dit, mon cher Télémaque. Mais j'ai le regret d'avoir à vous dire que vous parlez à un sourd, ou plutôt à un mort, car Mentor est trépassé.

Et savez-vous ce qui l'a tué ? c'est l'apathie écolière. Il s'est aperçu que ses questions devenaient importunes, que sa voix ne trouvait plus d'écho, qu'il parlait dans le vide. Il n'avait plus alors qu'à s'éclipser et c'est ce qu'il a fait.

Vous êtes, cher ami, de ceux qui le regrettent. Ce bon sentiment vous fait honneur, mais je doute fort qu'il ait le pouvoir de ressusciter Mentor.

Ce qui vous honore davantage, c'est la franchise avec laquelle vous constatez et signalez le défaut ordinaire de la jeunesse, la présomption. Evidemment, vous n'êtes pas atteint de cette maladie, ou si vous l'êtes, vous voulez en guérir. Vous savez vous défier de votre jeunesse, vous cherchez ailleurs ce que vous ne trouvez pas en vous-même, je veux dire la sagesse que donnent l'âge et l'expérience. Vous éprouvez le besoin d'un directeur ; vous demandez à ses conseils un frein pour tempérer l'ardeur irréfléchie de votre âge, une sauvegarde contre vous-même, contre vos ignorances, vos erreurs, vos faiblesses, contre les mirages de l'illusion, contre les entraînements de la passion : à ces traits, je reconnais le dernier des Télémaques.

Or, je ne puis refuser mon respect, mon estime et mon affection au dernier des Télémaques. Comme gage de ces sentiments, je lui confie un secret : qu'il choisisse parmi ses maîtres le guide sûr, fidèle et dévoué dont il sent le besoin et il aura retrouvé... Mentor.

Je veux dire aussi à ce cher Télémaque que nos *Annales* sont le patrimoine commun de toute la famille térésiennne ; il peut donc tenir pour certain qu'il y aura ses grandes et ses petites entrées : en d'autres termes ses écrits seront toujours les bienvenus, pourvu qu'ils présentent d'ailleurs les conditions de pensée et de style qui puissent les rendre acceptables.

A. NANTEL, Ptre.

PROPOS D'ECOLIERS

A notre confrère Ernest Graton. — La voix de Dieu l'appelle, nous a-t-il dit ; depuis longtemps elle parlait à son cœur. Sans plus hésiter, il l'écoute et s'en va. Le malheureux état des esclaves que l'on enlève à l'Afrique, lui fait pitié ; il vole à leur secours. Héroïque dévouement ! Oui, c'est bien toi, Ernest, que je retrouve. Tu n'es pas capable d'autres entreprises. Compagnon de ta jeunesse, j'ai connu l'ardeur de ton caractère. Je me rappelle bien les combats simulés que nous faisons sous tes ordres et les assauts contre les forts de neige. Il me semble encore te voir manier l'épée de bois et commander à ta petite compagnie. A ton insu, Dieu préparait déjà tes voies. Qu'elles te soient douces et heureuses ! Va sur ces rivages lointains satisfaire à ta noble ambition ; et quand, libre par moments, ta pensée prendra son essor vers la patrie, songe qu'il y a encore ici des confrères qui ne t'oublient point.

JOS. MIGNAULT.

Pourquoi pas ? — “ Pourquoi ne parlerions-nous pas bon français ? ” Nous causions de ce sujet, ces jours derniers, un confrère et moi. Et nous étions à nous apitoyer sur ce malheureux état de choses, trop réel, hélas ! que nous constatons dans notre classe instruite. La majeure partie ne sait pas sa langue ; à tout moment, il nous échappe et solécismes et barbarismes, et l'anglicisme ! cette plaie, cette lèpre hideuse, qui enveloppe notre langage ! Est-ce tout ? Pas encore. Que de défauts dans notre prononciation ! Sans doute, nous ne voulons point le pédantisme, l'afféterie ; mais, tout excès mis de côté, n'y aurait-il pas moyen de faire mieux que nous ne faisons d'ordinaire. A nous les académiciens d'entreprendre cette réforme ! Non pas pour le pays, mais pour la maison, pour nous-mêmes. Notre exemple entrainera les confrères dans cette voie ; et alors nous aurons obtenu un immense succès.

PHILÉMON COUSINEAU. an
sé.

Les *Annales Térésienues* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1620, rue Notre-Dame, Montréal.
